

## II

Le fils de Karle le Chauve, Louis II, surnommé le Bègue, qu'il avait associé récemment à la royauté, du consentement des évêques et des grands, ne survécut que dix-huit mois à son père, et ses deux jeunes fils bâtards, Louis III et Carloman, furent couronnés ensemble : l'aîné, Louis, fut proclamé roi de Neustrie; le second, roi de Bourgondie et d'Aquitaine (879).

Le démembrement du royaume de Karle le Chauve ne s'arrêta point là. Le roi de Germanie enleva la Lorraine française aux héritiers de Louis II le Bègue, et la Bourgondie orientale et méridionale, d'accord avec la Provence, rejeta la race de Charlemagne pour rétablir l'ancien royaume des Burgondes; elles se donnèrent pour roi le duc Boson (octobre 879).

Les princes de la race de Charlemagne se réconcilièrent alors pour faire la guerre ensemble aux Normands et au roi Boson. Ils eurent quelques succès. Ils reprirent sur Boson la plus grande partie de son royaume et sa capitale Vienne, et Louis III, roi de Neustrie, battit à Saucourt en Vimeux (décembre 880), les Normands, qui avaient de nouveau saccagé tout le pays de l'Escaut à la Somme. Louis III ne put cependant chasser les Normands; ils se maintinrent dans son royaume, et envahirent, sur le roi de Germanie, la Lorraine, cette ancienne Austrasie qui avait semblé leur imposer jusqu'alors, et où ils pénétraient pour la première fois. Tout le nord de l'Austrasie fut mis à feu et à sang. Aix-la-Chapelle tomba au pouvoir des Barbares, qui logèrent leurs chevaux dans la chapelle du palais de Charlemagne.

Le roi Louis de Germanie, qui se mourait, n'avait pu défendre

l'Austrasie. Louis III de Neustrie mourut aussi bientôt, à dix-neuf ans (août 882).

Ses États passèrent à son frère Karle, surnommé le Gros, déjà roi d'Allemagne ou de Souabe; les États de Louis de Neustrie reconquirent son frère Carloman.

Karle le Gros, qui était à la tête d'une grande armée, eût pu venger l'Austrasie et accabler les Barbares qui l'avaient dévastée, mais, au lieu de les combattre, il leur donna de l'argent pour qu'ils voulussent bien s'en aller. Les Normands qui avaient pillé l'Austrasie allèrent rejoindre ceux qui pillaient la Neustrie, et le roi Carloman, délaissé par ses vassaux, fut obligé à son tour d'acheter une trêve, mais, du moins, après avoir bravement combattu. Peu de temps après, comme il était à la chasse, un de ses serviteurs lui fit par imprudence une blessure mortelle : il dit que c'était un sanglier qui l'avait blessé, de peur qu'on ne mit à mort à cause de lui un homme innocent, et il rendit l'âme à vingt et un ans (6 décembre 884).

Sept rois ayant disparu en huit ans, Karle le Gros hérita d'eux tous, et presque tous les pays qui avaient formé l'Empire des Franks se trouvèrent réunis entre les mains de cet empereur fainéant, devenu le successeur de Charlemagne comme par dérision de tant de grands souvenirs. Jusqu'à lui, du moins, les descendants des Charles et des Pépin n'avaient jamais été gens de lâche cœur.

Les Normands, cantonnés entre la Meuse et l'Escaut, à Louvain en Brabant, y préparèrent la plus grande expédition qu'ils eussent encore lancée contre la Gaule. Ils marchèrent par terre et par mer sur Rouen, mirent en déroute un corps d'armée neustrien et burgondien, puis se rembarquèrent pour remonter la Seine. Le 25 novembre 885, trente mille Barbares parurent devant Paris, montés sur sept cents de ces grandes barques peintes qu'ils appelaient leurs dragons de mer, parce que la proue effilée se terminait en tête de serpent.

Ils avaient pillé Paris trois fois, et comptaient y entrer sans résistance une quatrième.

Mais ils trouvèrent Paris fortifié à neuf et la rivière barrée par deux ponts de bois que protégeaient deux grosses tours, là où sont aujourd'hui le Pont-au-Change et le Petit-Pont. Paris avait alors un comte nommé Eudes, fils d'un brave chef appelé Robert le Fort, d'origine saxonne, qui avait été sous Karle le Chauve duc du pays d'entre Seine et Loire, et qui était mort l'épée à la main en défendant son duché contre les Normands. Le comte Eudes et l'évêque de Paris, Goslin, qui était aussi un homme de courage, s'étaient enfermés dans l'île de la Cité avec tout ce qui restait de braves gens dans le pays, et ils excitaient les habitants à se battre jusqu'à la mort, au lieu de se laisser tuer comme des moutons ou traîner en esclavage par les Barbares.

Un des rois de mer, comme on appelait les chefs normands, demanda le passage à l'évêque, en promettant qu'on s'abstiendrait de pillage. L'évêque refusa. Les Normands donnèrent l'assaut pendant deux jours à la tour du Grand-Pont. Prêtres et moines combattirent à l'envi. Les Normands convertirent le siège en blocus, assirent leur camp dans le faubourg du nord, autour de l'église Saint-Germain le Rond (l'Auxerrois), et ne reprirent les attaques de vive force qu'au bout de quelques semaines : tout ce qui subsistait des traditions de la science militaire romaine fut employé par ces Barbares, dont l'orgueil était intéressé à triompher à tout prix. Ils fabriquèrent une tour roulante à trois étages et la poussèrent contre la tour du Grand-Pont : les Parisiens tuèrent à coups de flèches les hommes qui dirigeaient la machine ; les Normands alors s'approchèrent de la tour du Grand-Pont, les uns sous des mantelets mobiles couverts de cuirs frais, les autres en faisant la tortue avec leurs boucliers ; ils assaillirent à la fois le pont par eau, la tour par terre : ils s'efforcèrent de combler le fossé de la tour, en y jetant jusqu'aux cadavres de leurs prisonniers, qu'ils égorgeaient à la vue des assiégés ; ils ébranlèrent la tour avec trois béliers, tandis qu'ils tâchaient d'écarter les Parisiens des créneaux par une grêle de traits et de balles de plomb ; ils

poussèrent trois navires chargés d'arbres enflammés contre les piles du pont ; tout fut inutile : les mantelets et les tortues furent écrasés par les énormes pierres que lançaient les mangonneaux et les catapultes des assiégés, ou percés par de grandes perches armées de fer ; les bûchers flottants échouèrent contre un môle de pierre qui soutenait le pont. Les Normands se replièrent sur leur camp, et abandonnèrent leurs machines de guerre (fin janvier 886).

Un accident fatal troubla bientôt l'allégresse des Parisiens : dans la nuit du 6 février, une crue de la Seine emporta une partie du Petit-Pont de la rive méridionale, qui n'avait point été attaqué jusqu'alors, et isola ainsi de la cité la tour qui servait de tête de pont : les Normands y coururent en foule ; douze hommes qui gardaient cette tour se défendirent héroïquement tout le jour contre une armée entière, à la vue des Parisiens, qui contemplaient avec fureur et désespoir les inutiles exploits de ces braves gens qu'ils ne pouvaient secourir. La tour incendiée, les douze se retirèrent sur les débris du pont et y combattirent longtemps encore ; vers le coucher du soleil, ils se rendirent enfin, sur la promesse d'avoir la vie sauve ; mais à peine eurent-ils déposé leurs armes, que les Normands les massacrèrent tous. Les noms de ces hommes intrépides, qui fécondèrent de leur sang le berceau de la nationalité française, ont été conservés à la postérité ; ils s'appelaient : Ermenfred, Hervé, Eriland, Odaucere (*Odownaker*), Erwig, Arnold, Solies (*Solius*), Gozbert, Wido ou Gui, Ardrade, Einard et Gossuin.

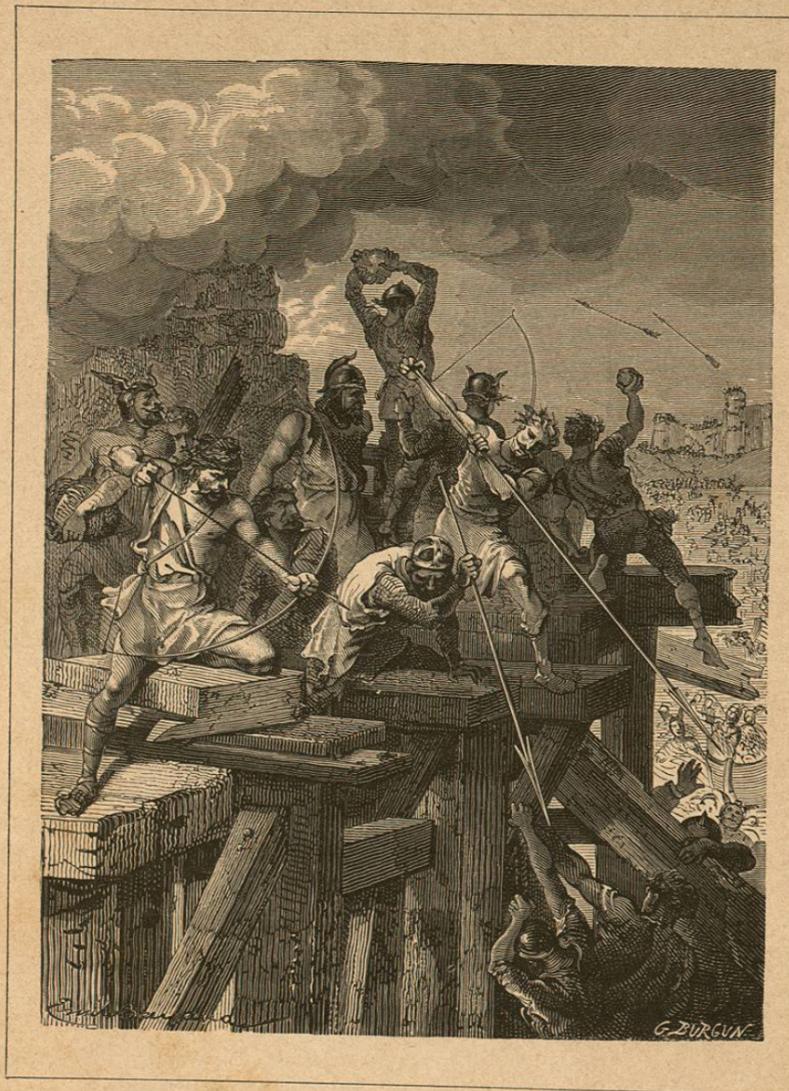
La mort des douze ne fit qu'affermir la résolution des Parisiens, certains qu'ils n'avaient point de merci à attendre ; la diminution des forces des païens encouragea même les assiégés à tenter des sorties ; une grande partie des Normands, ennuyés de la longueur du siège, étaient allés piller les contrées entre Seine et Loire ; Bayeux, Évreux, furent saccagés par Roll ; mais d'autres bandes païennes furent battues devant Chartres et le Mans, par les populations que dirigèrent deux vassaux du comte Eudes.

Les hauts faits des Parisiens retentissaient dans tout l'Empire, qui n'était plus accoutumé à des bruits de gloire. Heinrick, duc des Marches saxonnes et frisonnes, le plus puissant et le plus renommé des chefs germains, marcha enfin au secours de la Neustrie, pénétra de nuit, par surprise, dans le camp des Normands, et jeta quelque renfort dans Paris; contraint à la retraite par les païens rassemblés de toutes parts, il revint bientôt, ramené par le comte Eudes qui avait jugé nécessaire de courir en personne invoquer l'assistance de l'empereur et des chefs lorrains et germains. Par malheur, il fut tué dans une reconnaissance sur le camp ennemi, et son armée se retira.

Enfin, dans les derniers jours d'octobre, l'empereur Karle parut avec des forces supérieures. Les Parisiens croyaient déjà tenir leur revanche, lorsqu'ils apprirent tout à coup avec une profonde indignation que Karle le Gros traitait avec les Normands. Effrayé de l'approche de nouvelles bandes venant des rives de l'Escaut, l'inepte prince accordait 799 livres d'argent aux envahisseurs, avec l'autorisation d'aller hiverner en Bourgondie et de ravager à leur aise cette région.

Tel fut l'ignoble dénouement de ce siège héroïque, qui eût mérité d'être chanté par une voix mieux inspirée que celle du moine Abbon, Homère barbare, à qui nous devons pourtant savoir gré de nous avoir conservé l'authentique récit des exploits de nos pères. La honte de Karle le Gros ne servit qu'à rehausser la gloire de Paris : Paris avait conquis le rang de capitale du peuple nouveau qui venait de se révéler à lui-même en repoussant l'étranger, et qui allait s'affirmer avec éclat en se donnant un chef national. Paris venait d'inaugurer ses grandes destinées ! Il était désormais la tête et le cœur de la France.

Les Parisiens ne se démentirent pas un instant : lorsque les barbares, conformément à leur traité avec l'empereur, réclamèrent le passage dont le refus avait été le signal du siège, l'abbé Ébles et le successeur de Gozlin, l'évêque Anskeri, appelèrent les citoyens



LES DOUZE DÉFENDANT LA TOUR ET LE PONT